

de la fondation de l'*Événement*, s'écrier comme les soldats d'Austerlitz : "Moi aussi, j'y étais !" Qu'on s'étonne, après cela, si les petits journalistes se sont mis, comme l'assure M. de Villemessant, qui les connaît, à courir après des traitements de ténor d'Opéra !

"Pourquoi, ajoutait M. Pessard, pourquoi donc trouver mauvais dans un petit journal ce qu'on trouve excellent, et avec raison, dans un journal politique. Les chroniqueurs émérites précités ont-ils plus de vertus quand leurs articles ont été estampillés d'un timbre à six centimes ?"

Plus de vertus. En vérité non ; mais remarquons que le petit journal ne se drape point comme un Caton. Il n'affirme pas que ses grands confrères sont sans talent, sans imagination, sans esprit, qu'ils démoralisent les populations et incitent à l'assassinat quelques gredins assez bien disposés déjà ; le petit journal abandonne à ses aînés ces airs de vertu farouche. De son côté, il ne fait pas mieux, car il ne fait pas autrement, et s'il a le plus de torts, c'est évidemment que ses articles ne sont pas, ainsi que l'a dit M. Pessard, "estampillés d'un timbre à six centimes."

Le fondateur de l'*Epoque* avait écrit des romans qui ont eu un grand retentissement ; aussi, personne n'eut l'idée de s'étonner lorsqu'on le vit publier un journal ; on supposa que M. E. Feydeau allait—dans son journal—de même que M. A. Dumas père dans son théâtre, donner carrière à son imagination. Ce fut une erreur. L'*Epoque* déclara, en effet, qu'elle ne publierait point de romans-feuilletons.

C'était un progrès, le seul, peut-être, qu'eût fait le journalisme depuis 1836, et il était réalisé par un écrivain à qui les plus péné-

trants pouvaient, sans grande hésitation, prêter une idée absolument contraire. Ajoutons que l'*Epoque*, n'y pouvant plus tenir, s'est empressée de rentrer au bercail du roman-feuilleton.

De récents débats de cour d'assises ont fait connaître que deux jeunes scélérats avaient puisé l'idée d'un crime dans un roman-feuilleton de la petite presse. On ne saurait se faire absolument un titre de ce fait contre les petits journaux. Tous les romans, ou à peu près, présentent, sous ce rapport, aux esprits mauvais, les enseignements les plus redoutables. On y trouvera toujours des indications qui peuvent devenir précieuses pour un scélérat, attendu qu'un écrivain intelligent sera, d'ordinaire, plus ingénieux dans les préliminaires d'un forfait que la brute qui se proposera de l'exécuter. Mais ces romans donnent aux scélérats l'idée de la prévoyance et de la présence d'esprit, l'écrivain qui accomplit le crime ayant, au coin de son feu, peu d'efforts à faire afin de douer ses héros de ces qualités indispensables pour rendre l'œuvre plus émouvante. Les romans-feuilletons sont devenus d'autant plus dangereux que leur mode de publication, par la presse quotidienne, exige, pour intéresser le lecteur à chaque numéro du journal, une multitude de faits, de coquinerie ou de crimes : c'est ce qu'on a appelé le roman d'action.

Ce genre de littérature a tué le véritable roman. L'écrivain ne s'efforce plus à développer une idée saine, à la faire prévaloir ; en substituant l'entassement des faits à l'observation, à l'analyse, il est arrivé à supprimer le style : il semble qu'il écrive, non plus avec une plume, mais avec des ciseaux qui découpent dans les CRIMES ET DÉLITS, dans la partie judiciaire